





les yeux gris-bleu  
d'eugénie



bénédicte boilot-fauvarque

# les yeux gris-bleu d'eugénie

Merci à Chantal, pour son exigence bienveillante

Couverture : aquarelle de l'auteur

© bbf 2020

ISBN : 9779-10-359-3172-8

*À tous ceux que j'aime*





# 1

Le matin est cru et froid. Des masses rectangulaires de toutes tonalités de noirs et de gris offrent la vision de boîtes bancales mal empilées. Pans de mur et toits enchevêtrés, recoins sombres des portes et fenêtres, ruelles irrégulières et chaotiques. Au loin, au-delà d'une grosse pierre d'angle penchée, la brume grise entraîne vers un dédale d'autres ruelles.

Les Parisiens du faubourg Saint-Marcel sont encore tapis dans leurs mansardes et les cheminées fument. Leurs volutes duveteuses laissent des traînées blanchâtres dans le ciel oranger qui, dans l'aube naissante, laissent peu à peu la place au bleu pâle venant adoucir l'imbrication des murs anguleux et rues étroites.

Imperceptiblement, les pans ténébreux se laissent voir avec plus de précision et deviennent des murs de pierre

ou de torchis soutenus par des poutres de bois.

De furtifs rais de lumière vacillants dans ces façades fermées laissent imaginer qu'une bougie s'est allumée et qu'une vie se réveille.

Des étincelles de reflets d'or viennent éclairer les pavés luisants.

Les portes sont encore fermées mais les premiers volets s'entrouvrent, angles vifs pointant vers le ciel, laissant apparaître furtivement des mains rapidement englouties derrière les fenêtres qui se referment. La ruelle noire et grise se ponctue de-ci de-là de rectangles de lumière, de vie.

Dans ce quartier de Paris on se lève tôt.

La rue a changé de couleurs. Dans le silence de l'aube, soudain ça claque et ça résonne. En quelques instants la rue s'anime.

Derrière les fenêtres éclairées un brouhaha confus d'eau qui coule, de pots qui se cognent, de voix qui murmurent et qui grognent. Des ombres s'agitent.

Une porte s'entrouvre, deux gros bras nus aux manches retroussées versent un baquet d'eau sale sur les pavés. Une épaisse silhouette de femme, qui avançait déjà péniblement dans la ruelle, une grande bassine de linge sous le bras, fait un pas de côté, lâche un « eh bondiou » râleur et poursuit son chemin un peu plus courbée.

L'eau s'étire, s'écoule dans la rigole, quelques éclats de lumière crépitent.

Une autre porte grince et laisse surgir une ombre, puis une autre.

Silhouettes sombres et courbées, les épaules encore alourdies par le poids de la veille, la journée qui s'annonce semblant encore plus lourde que celle passée.

Vont-elles continuer à se courber jusqu'au sol et ne plus pouvoir avancer ? Un baluchon pèse sur leur dos. Ce n'est pourtant qu'une maigre pitance et un quignon de pain pour tenir jusqu'au soir.

– B'jour, le Fernand, souffle une voix rauque et sourde.

– Salut Marcel, pas chaud, hein ?

Le froid les a saisis à la sortie de chez eux. La parole se fait économe. Pas question de traîner. Les premiers pas, hésitants et lourds, résonnent dans la ruelle qui était vide il y a peu. D'autres ombres renfermées et solitaires surgissent. Les yeux se croisent, furtifs, juste le temps d'échanger un bonjour, puis la tête s'enfonce dans les épaules. Les petits groupes se forment et la cadence qui s'accélère fait vibrer le pavé. D'autres volets s'ouvrent. Les portes laissent sortir des silhouettes dont on devine maintenant les vestes épaisses de drap bleu tirant vers le brun. Les casquettes sont enfoncées sur les oreilles et les écharpes sont bien serrées autour du cou. Une cohorte d'hommes avance d'un pas rapide. Les pieds martèlent le sol, des paroles inaudibles grondent petit à petit.

La ruelle s'est remplie et ils avancent, là-bas... Les chantiers les attendent de l'autre côté de la Seine et s'ils ne sont pas les premiers à prendre le travail, la journée sera perdue. Ils grognent et marmonnent. « Va falloir que ça change ! Ça oui ! On peut plus se laisser faire. » Ils tournent à l'angle de la rue de la Reine Blanche et passent

près de la caserne de la garde municipale, le ton baisse. « Il y a une réunion ce soir à l'auberge de la Croix d'Or, rue de l'Épée de Bois. Faut faire passer le message. » Les souliers claquent sur les pavés glissants et couvrent le bruit de leurs voix. Ils continuent d'avancer en chuchotant les uns pour les autres. « Il paraît qu'ils ont interdit les rassemblements dans les salons ! C'est Jacquet qui travaille dans les beaux quartiers qui me l'a dit. » Une autre voix intervient, plus pressante : « Alors si ça bouge pour eux, pour nous aussi. Cette fois la révolution se fera pas sans nous. » Peu à peu ils s'échauffent, sentant que l'avenir est entre leurs mains. Les voix se font plus fortes, impatientes. « Oui, si on a le droit de vote, on va avancer tous ensemble. » La masse des hommes a franchi le pont Neuf. La brume grise se mélange à l'eau bleue aux reflets laiteux de la Seine. Le ciel bleu acier commence à s'éclaircir.

Le jour se lève et les hommes continuent d'avancer, leurs têtes se sont redressées, prêtes à affronter le patron et ses invectives.

En ce mois de février 1848, le froid n'entame pas l'énergie de ces hommes. Paris retient son souffle mais le feu gronde.

## 2

À l'auberge de la Croix d'Or, dans la nuit du petit matin, Honorine arrive une bougie à la main dans la chambre de ses filles.

Suzanne, Eugénie et Berthe, les trois jeunes filles de la maison, entendant leur mère, se recroquevillent dans le grand lit où elles dorment toutes les trois.

— Allons, debout. Votre père n'attend pas, chuchote la mère. Elle est déjà habillée d'une robe épaisse d'un grossier tissu brun et elle porte un tablier noir. Seule coquetterie, le petit col rond est bordé d'un passe-poil jaune pâle. Ses cheveux sont rentrés dans un bonnet de tissu blanc. Elle le change tous les matins, elle se veut soignée et présentant bien, même si elle ne voit pas grand monde de toute la journée dans la cuisine et que cela fait beau temps que son mari ne la regarde plus.

Les filles n'ont pas bougé.

– Attention au père. Il va encore lever la main ! gronde-t-elle à voix basse.

Berthe, la plus jeune, d'un bond s'extirpe des draps et se retrouve bien droite à côté du lit.

Sa longue chemise de nuit trop grande pour elle, qui cache un corps potelé à peine sorti de l'enfance, traîne sur le parquet de bois délavé. Les cheveux bruns et bouclés encadrent un visage encore poupin, les joues rosies de la chaleur du lit. Suzanne, l'aînée, la pousse vers l'avant d'un coup de pied dans les fesses.

– Arrête, crie Berthe qui manque de tomber.

Suzanne grognasse et étire son corps dans les draps, renversant sa tête sur le flanc d'Eugénie qui n'a toujours pas bougé. Suzanne allonge ses bras qui touchent le mur puis brusquement se met en boule tel un fœtus. Un petit gémissement plaintif la secoue. Encore se lever. Recommencer une journée, laver la vaisselle les mains dans l'eau gelée, subir les remontrances de son père jamais content, ne pas voir la lumière du jour.

La mère fait un pas, s'apprêtant à retirer draps et couvertures, mais Eugénie, sentant certainement ce qui va arriver, devance la mise à nu de leurs corps et pousse de ses deux pieds le dos de Suzanne, la forçant ainsi à se lever.

Eugénie s'assoit alors sur le bord du lit trop haut, laisse pendre quelques instants ses jambes dans le vide puis bondit prestement sur ses deux pieds. Les trois sœurs, si différentes, sont maintenant debout, les cheveux tout échevelés de la nuit.

La mère, rassurée, s'éclipse furtivement, ombre qui se fond dans le sombre palier et dont les pas lourds s'éloignent dans l'escalier.

Berthe, avec la joie et l'énergie de ses dix ans, enfle hâtivement les vêtements étalés sur le dossier d'une pauvre chaise de bois. Les collants de laine, l'épaisse chemise puis la robe bleu-gris. Elle s'approche de Suzanne, lui montrant son dos afin qu'elle en attache les boutons.

Alors, machinalement, doucement, les doigts de Suzanne refont les mêmes gestes de chaque matin. Ses yeux tristes et son visage blafard sont ailleurs. Sa frêle silhouette semble vaciller. Sa tâche achevée, elle prend la brosse à cheveux sur la petite commode et la passe lentement dans sa longue chevelure brune. Avec lassitude, elle se dit qu'elle aimerait être ailleurs, dans une autre maison, dans une autre vie. Sans espoir elle tire, sa tête dodelinant au rythme de la brosse. Ils sont si emmêlés ce matin. Elle tire à s'en faire mal mais ça lui est égal. Elle reste insensible à la douleur. Ou peut-être même se sent-elle exister en s'infligeant cela. Sa main gauche passant sur ses cheveux jusqu'à leur pointe passe sur son corps, sur ses seins qui commencent à pointer sous la chemise de nuit. Il serait temps, à dix-sept ans, pense-t-elle amèrement en détestant son corps trop maigre. Ses yeux se tournent vers le dos d'Eugénie qui enlève sa chemise de nuit et elle voit avec envie ses seins déjà bien formés. Celle-ci avec application s'étire, exposant sa nudité. Elle ne craint pas le froid de la pièce. Il lui fait prendre conscience de son corps et elle éprouve une certaine fierté à se tenir droite. L'eau

est glacée dans la cuvette et l'éponge sur son visage lui procure quelques frissons, qu'elle maîtrise rapidement. Elle doit se dépêcher. C'est elle qui allume le feu dans la cuisine au début de la journée. Heureusement ce n'est pas elle qui doit en plus le nettoyer ! Berthe rompt le silence de la chambre où seuls existaient les bruissements des draps, les froissements des tissus des vêtements déplacés, enfilés, le craquement sourd du parquet aux pas des jeunes filles.

– Dépêche-toi, Eugénie, il va faire froid dans la cuisine. Eugénie lance à sa sœur un regard noir de ses yeux pourtant bleus. Elle se retourne vers le mur et sans un mot elle continue ses gestes avec soin. Elle enfle sa sous-chemise en passant ses bras l'un après l'autre dans les emmanchures. Puis sa robe bleue et enfin son tablier dont elle noue habilement les grands rubans dans son dos après les avoir croisés devant elle. Ses deux pieds immobiles bien plantés dans le bois sombre du parquet, ses deux mains aplatissent les épaisseurs de tissu de la taille jusqu'au bas, délicatement, comme elles auraient pu le faire sur une robe de taffetas. Elle se relève tel un pantin dont les jambes restent raides.

Elles sont tellement à l'étroit dans leur petite chambre qu'elles ont pris l'habitude d'économiser leurs gestes. Elle prend la brosse utilisée par ses sœurs et avec dextérité coiffe ses cheveux, en faisant une longue tresse qu'elle remonte en l'attachant sur le sommet de la tête. Elle fixe une petite pince de chaque côté de ses tempes, retenant les quelques cheveux trop fins et rebelles. Puis



elle met la touche finale à sa coiffure en nouant délicatement les rubans d'un petit bonnet blanc dans lequel elle veut enfermer toute sa chevelure. Quelques mèches récalcitrantes résistent. Patiemment, elle les glisse sous le tissu. À seize ans, il est hors de question de laisser apparaître le moindre cheveu devant tous ces hommes qui vont et viennent à la taverne.

Elle sait bien qu'elle n'est pas très belle mais elle a vite appris aussi que les hommes qui ont un peu bu sont prêts à n'importe quoi. Et qu'elle n'aurait le soutien de personne. Un frisson lui remonte le long du dos. Elle se souvient du regard traînant des hommes dans la taverne la dévisageant. Et de ce jour où elle a pris la résolution de cacher ses cheveux. Désormais, plus un seul cheveu ne sort du bonnet.

Eugénie, enfin prête, de la porte se retourne vers la chambre vide, ses deux sœurs sont déjà descendues dans la cuisine. Elle prend le temps d'observer la petite pièce. Elle y arrive le soir éreintée et ne fait qu'y dormir, mais c'est là que son corps peut s'apaiser et que son esprit, à l'écart de son père et des tourments qu'il lui inflige, peut s'évader vers d'autres espaces, par quelques bribes de lecture volées à la lumière de la chandelle ou par des rêves d'ailleurs qui meurent avec son sommeil.

Dans un soupir de fatalisme, son corps se met en branle. Le parquet craque et elle fait résonner ses pas décidés dans l'escalier. Le poêle l'attend.

### 3

La grande pièce est sombre et calme. Sur deux des murs dont celui de la porte d'entrée, des rayonnages de livres du sol au plafond, un autre des murs est consacré aux grandes et hautes fenêtres qui sont, à cette heure avancée de la soirée, fermées par d'épais rideaux à grosses fleurs prune et taupe. Le dernier est celui de la cheminée, entourée de part et d'autre de boiseries foncées, recouvertes d'un côté d'étagères remplies de dossiers et, de l'autre, d'un panneau sur lequel des papiers de tout ordre, parfois en liasses, parfois petits et solitaires, sont épinglés.

Toutes les chandelles sont éteintes sauf celles du bougeoir à trois branches situé sur le bureau placé au plus près de la cheminée dans laquelle finit de mourir un feu. L'éclairage vacillant permet d'apercevoir en face de celui-ci un autre

bureau qu'aucun papier ni livre ne viennent encombrer. Les accents de lumière mettent en relief un encrier, un bougeoir éteint et une petite tête sculptée dans la terre servant de presse-papiers.

Tous les autres bureaux sont dans la pénombre de la nuit. Deux petits l'un en face de l'autre sous les fenêtres, et un autre encombré de dossiers devant les rayonnages de livres. Une longue table de bois au centre de la pièce, chargée de dossiers, de feuillets, de plumes et d'encriers. Des statues de bustes d'hommes et de femmes de différentes tailles aplatisant des papiers en vrac.

Le parquet est recouvert d'un tapis d'inspiration orientale dont il est difficile de distinguer les arabesques rouges et grenat d'origine tant il est élimé.

Les bougies éclairent le visage d'un homme d'environ vingt-deux ans. Il a les traits réguliers et fins, avec des pommettes assez hautes. Sur son nez un peu trop épaté pour la finesse de son visage, des petites lunettes rondes cerclées d'or. Son épaisse chevelure brune est ébouriffée telle celle d'un lutteur sortant d'un combat de boxe.

Il est debout, la tête rentrée dans les épaules, ses deux larges mains appuyées sur le bureau, les bras tendus, les manches de sa chemise blanche retroussées aux coudes. Son gilet beige de toile épaisse est ouvert ainsi que l'encolure de sa chemise. Le nœud défait de sa lavallière au léger quadrillage brun foncé et noir pend sur sa poitrine. Louis-Octave est encore jeune pour ses responsabilités au sein du National, le journal dont Armand Marrast est le

rédacteur en chef. Ils se sont côtoyés pendant de longs mois. Quand Armand était arrivé avec toute son expérience du combat politique et des rencontres faites dans les différents salons mondains, il avait repéré Louis-Octave, jeune journaliste acharné. Il avait apprécié qu'il soit toujours sur la brèche, prêt à aller faire de nouveaux papiers, infatigable, arrivant tôt, partant tard, perfectionniste dans l'écriture et aimant écrire sur tous les sujets. Allant autant vers des articles d'opinion que rassemblant les courriers de tous les correspondants et particulièrement attiré par ceux qui venaient de l'étranger. Et, surtout, il avait des idées à défendre. Louis-Octave avait bien trouvé sa place au *Le National*, journal polémique et railleur. Et c'est bien lui qui avait proposé de faire ce papier pour le droit d'association et de coalition des ouvriers.

Armand avait très vite donné la responsabilité de la rubrique politique à Louis-Octave et cela n'avait pas été sans mal au début. La jalousie des collègues plus âgés avait failli venir à bout de son énergie. Mais il avait su faire preuve d'acharnement et de patience. Il n'avait à s'occuper que de sa vieille mère chez qui il passait tous les soirs, et son engloutissement dans l'écriture et la vie politique lui était facile et même désiré.

Louis-Octave se redresse et passe sa main dans ses cheveux. Il s'assoit lourdement dans un soupir, enlève ses lunettes qu'il pose sur le bureau et se frotte énergiquement les yeux.

Il jette un coup d'œil rapide vers la fenêtre. Malgré les rideaux, il devine le noir de la nuit. Il frissonne. Le feu est